

La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages

La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages. 1894-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

PAGES DÉTACHÉES

NOTES DE VOYAGE

ILES MARQUISES

(Suite et fin)

Aujourd'hui, 28 janvier, au mouillage de Vaitahu, je ne sais qui eut l'idée baroque d'inviter à dîner à bord la petite reine de l'île. C'est une jeune femme de quinze à seize ans, femme par le corps, enfant par l'esprit.

Un peu timide et embarrassée au commencement du repas, elle devient peu à peu plus communicative, légèrement excitée par quelques liqueurs auxquelles elle n'est guère accoutumée. Son joli visage pétille d'une gaminerie franche, elle rit de bon cœur, parlant et comprenant quelque peu le français.

Son mari, un grand benêt de dix-huit à vingt ans, l'accompagne, insignifiant et occupé à engloutir le contenu de son assiette sans dire un mot.

Avec eux est l'interprète, un indigène aux traits réguliers et fins, à la figure intelligente et singulièrement expressive.

Il parle beaucoup, s'agite de même et boit encore mieux. Il sue à grosses gouttes dans son habit vert bouteille à boutons de cuivre, cadeau d'un officier amé-

ricain, et finit tout ruisselant par nous demander la permission de s'en débarrasser.

La conversation tombe sur le tatouage, et le brave Canaque, se levant à demi, se dispose à enlever sa chemise pour nous offrir sa poitrine comme modèle; nous l'arrêtons, mais il s'obstine; un verre offert à propos détourne heureusement son attention.

La petite reine au visage mutin est un peu penchée vers son voisin, dans une demi-griserie, l'écoutant, avec ses grands yeux de velours, un léger sourire découvrant ses dents blanches; la conversation, de ce côté, a l'air de prendre un tour intime dont le grand benêt de dix-huit ans ne semble pas soupçonner la gravité.

Ma voisine à moi est une plantureuse personne de vingt-quatre ou vingt-cinq ans qui paraît horriblement mal à son aise : c'est la femme de l'interprète. Elle ne parle pas, mais ne mange pas davantage, et boit à peine, avec des regards effarés vers son assiette et vers le contenu de cette assiette.

Il est certain que ses doigts ont toujours été son unique fourchette et que la popoï est son plat favori et habituel.

Elle nous regarde en dessous et de temps en temps se risque à user des instruments placés devant elle.

Mais parfois son mari s'arrête dans une phrase et, d'une voix brève, lui lance quelques observations touchant l'emploi des susdits ustensiles et la façon de manger.

Alors, de plus en plus effarée en voyant les regards tournés vers elle, elle s'agite désespérément sur sa chaise, et sa face d'un jaune orangé passe au rouge brique.

J'appelle à mon secours tout mon répertoire tahitien et marquisien, mais j'échoue; et pendant ce temps mon voisin de gauche, l'interprète, parle toujours dans le vide, gesticule de plus en plus, boit plus que jamais,

et, le repas fini, pour marquer sa connaissance des us et coutumes des nations civilisées, demande triomphalement qu'on serve l'absinthe.

A neuf heures, nous mettons tout doucement nos invités à la porte; l'embarcation qui les emporte se perd dans la nuit que la brise nous envoie encore les éclats de voix de l'interprète.

Le voisin de droite de la petite reine n'était plus à bord.

* * *

Il vient d'arriver à l'un de nous une singulière histoire : dans une promenade, il découvrit au fond d'une vallée déserte une case qui, hermétiquement fermée, lui parut abandonnée. Il s'en approcha et se disposait à ouvrir la porte, quand l'indigène qui l'accompagnait l'arrêta. Il paraissait en proie à une vive émotion et répétait : Tabou ! tabou !

Notre compagnon entra néanmoins; l'intérieur n'offrait rien de particulier, mais il y régnait un ordre qui pouvait faire croire que, depuis longtemps, la case était inhabitée, avec cet air indéfinissable que prennent les maisons abandonnées, un je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux.

Suspendus au plancher, deux morceaux de tapa semblaient contenir un objet rond, et il y porta la main.

Alors le Canaque, qui était resté à la porte, la figure blême de peur, s'avança rapidement et parla d'un ton menaçant : la tapa contenait deux crânes humains.

Notre curieux n'insista pas et, le lendemain, y retourna avec un autre de nous; ils enlevèrent les deux crânes, une poupée en bois soigneusement enveloppée, quelques plats de bois et un lézard sacré en bois grossièrement sculpté. Mais ils avaient été vus, plainte fut portée par un Canaque : c'était le crâne d'une de ses petites-filles et celui d'un de ses parents, grand chef de

l'île; il fallut rendre les débris sacrés et les fétiches.

A Hanamenu (Hiva-Oa), j'ai vu au milieu du village deux maisons tabou.

L'une d'elles était entourée d'une assez haute muraille en blocs de pierre entassés, et en grimpant je vis dans l'intérieur des objets de formes diverses enveloppés dans de la tapa. Évidemment, les restes d'un cadavre et quelques objets ayant appartenu au mort.

Non loin de là, un autre enclos enfermait une seconde maison tabou. La case était habitée il y avait encore peu de temps; elle était ouverte sur le devant et les côtés; on y voyait une sorte de petit cercueil en forme de pirogue et quelques lambeaux de tapa maculés de sang.

A trois pas de là, un Canaque ne nous perdait pas de vue, debout au seuil de sa porte, et, comme nous l'interrogions, il nous répondit d'une voix grave : « Vehine e tama iti mate. Ma femme et mon enfant morts. »

* * *

Qu'était autrefois ce peuple? Quand on parcourt le pays et que l'on cherche dans les choses des vestiges de sa vie passée, on est étonné du peu de traces matérielles que l'on trouve.

Dans le fond de la vallée de Taïpivaï, il y a un lieu connu seulement de quelques Européens. Quand on parle à un indigène, il vous regarde d'un œil étonné et dit qu'il ignore. Si c'est un jeune homme, c'est peut-être vrai; si c'est un vieillard, il ment.

Dans cet endroit mystérieux, on voit, perdus dans la brousse et rangés en carré, douze grands tikis (dieux) de pierre, énormes, du poids d'un tonneau chacun au moins : c'était là sans doute un lieu de sacrifices humains, et aujourd'hui, seul, quelque vieillard, fidèle à

la religion du passé, va probablement y sacrifier des cochons sauvages.

Parfois, sur les énormes pierres qui forment les pae-pae des maisons, on voit des traces informes de sculpture grossière. Sur leurs boucles d'oreilles, sur les manches en os des éventails, sur les manches des petits marteaux qui servent au tatouage, sont également sculptés ces mêmes tikis, presque toujours dans la même posture, assis les coudes au corps, les deux mains sur les genoux, l'attitude du repos ou de l'attente.

On trouve de ces tikis partout, jusqu'à l'avant de leurs pirogues. Il y en a en bois de cinquante à quatre-vingts centimètres de hauteur, représentant soit un homme, soit une femme; quelquefois les deux figures sont adossées l'une à l'autre, ou à côté l'une de l'autre, les mains unies.

Dans les bois, on rencontre parfois de grands amoncellements de roches que le travail de l'homme paraît avoir entassés et qui rappellent nos monuments mégalithiques, mais le temps a jeté par-dessus son manteau; la végétation a envahi tout, et il est difficile d'affirmer.

Enfin, dans des endroits presque inaccessibles, sur les crêtes de quelques montagnes, sont de véritables ossuaires où, au milieu de larges pierres, gisent des crânes, des ossements et de grands tikis de bois rongés par les vers.

En outre, on trouve fréquemment dans les vallées de nombreuses traces d'anciens villages qui indiquent que la population a beaucoup diminué et qu'elle s'est déplacée.

Quant aux renseignements oraux, ils sont extrêmement difficiles à avoir, les vieux parlant avec mauvaise grâce et les jeunes ignorant.

Il y avait, aux Marquises, au-dessous du roi de la tribu ou de l'île deux classes bien distinctes : les prêtres et le peuple. Parmi les premiers, il y avait même deux

degrés, les grands-prêtres et ceux qui à leur mort étaient destinés à les remplacer.

Les grands-prêtres seuls ont le secret de la création, détiennent toutes les légendes et traditions, sont les sacrificateurs dans les cérémonies sanglantes du culte, ont droit au meilleur morceau de la victime, l'œil par exemple; ils règnent par la terreur et la superstition, le roi n'étant qu'un chef de guerre ou à peu près.

Il n'en était pas autrement à Tahiti.

Quand je dis qu'ils ont le secret de la création, j'entends par là que chaque grand-prêtre possède l'arbre généalogique de sa famille.

C'est d'un ancien grand-prêtre de Fata-Hiva, qui m'a montré son arbre généalogique, que je tiens ces renseignements. *Le docteur Pascal*, de Zola, a eu des précurseurs dans une partie du monde où l'on ne s'attendrait guère à en trouver.

L'arbre généalogique de nos grands-prêtres marquiens consiste en une sorte de pelote en fil de cocotier tressé, qui représente la terre; de cette pelote part une longue corde qui se subdivise en plusieurs embranchements à mesure que l'on descend; sur ces cordes sont des centaines de nœuds; les deux premiers à partir de la pelote sont le premier homme et la première femme, et le grand-prêtre tenant la pelote dans sa main descend nœud à nœud en donnant à chacun un nom; ce sont les noms de tous ses ancêtres, et il arrive ainsi jusqu'à lui-même.

Quand un grand-prêtre sentait sa fin venir, il transmettait à celui qui devait lui succéder les traditions et l'arbre généalogique.

Admettant un esprit du bien et un esprit du mal, ils ne vont pas jusqu'à la notion d'un dieu unique et créateur; ayant le plus profond mépris de la mort, ou plutôt y étant absolument indifférents, ils ont une vague idée d'une sorte de vie future, mais qui se passerait sur cette

terre ; aussi croient-ils aux revenants, et ont-ils une certaine frayeur de la nuit, pendant laquelle ils ne circulent pas volontiers.

Le fond de leur religion est, ou plutôt était une espèce de fétichisme sur lequel venaient se greffer une foule de pratiques superstitieuses, le tout dominé par une institution autant politique que religieuse : le tabou.

Le tabou peut être défini : un interdit lancé sur quelque chose. Les grands-prêtres seuls pouvaient déclarer une chose tabou et lever le tabou : c'était donc une arme puissante entre leurs mains ; on mettait le tabou sur un grand nombre de choses et dans des buts bien différents, religieux, politiques, ou dans un but d'intérêt privé ou de conservation, pour sauvegarder la propriété.

C'est ainsi qu'encore maintenant on voit souvent dans les plantations de coton un lambeau de toile ou une branche de cotonnier indiquant le tabou ; ou bien un coco ou une branche de cocotier indiquent que les cocotiers voisins sont tabou.

J'ai parlé du mépris de ces gens-là pour la mort ; ils l'ont à un tel point qu'il y a quelque temps il a fallu réagir fortement contre la manie du suicide. Pour la moindre contrariété, entre époux par exemple après une scène de jalousie, un des deux époux s'empoisonnait. Ils se servaient surtout d'une sorte de fruit qu'ils appellent « éva », dont le nom botanique m'a échappé et qui produisait des symptômes analogues à ceux d'un empoisonnement par la noix vomique.

On arrêta net l'épidémie en enterrant nue et sans aucune cérémonie une femme qui s'était suicidée.

L'opium, absolument interdit à tous autres qu'aux quelques Chinois qui habitent les Marquises et qui sont strictement rationnés, n'a probablement pas été étranger à cette sorte de faits ; les Marquisiens ne le fumaient

pas, ils le mangeaient et, malgré le prix exorbitant auquel il était vendu plus ou moins falsifié, ils en absorbaient des quantités effrayantes; tous en mangeaient, même les enfants.

Si après avoir essayé de voir un coin de leur religion, on cherche à deviner le culte, on trouve également peu de traces de leurs cérémonies religieuses.

Dans des lieux consacrés, assez analogues probablement à celui qui existe encore dans la vallée de Taïpivaï, lieux appelés « Marae » à Tahiti où le culte et la religion étaient les mêmes qu'aux Marquises, se passaient les cérémonies du culte qui consistaient en sacrifices aux dieux de victimes humaines et plus tard d'animaux tels que le cochon.

Le grand-prêtre revêtait alors le costume des fêtes et se coiffait du bandeau sacré en lanières de cocotier tressées, orné de dents humaines, de défenses de cochons sauvages, et agrémenté de plumes noires.

L'homme immolé était soit un prisonnier de guerre, soit une victime désignée par le grand-prêtre.

Les Canaques parlent encore de ce temps avec terreur, chacun était sous le coup d'un ordre du grand-prêtre et les sacrifices revenaient fréquemment. Aussi la nuit désertait-on les cases, et ceux qui redoutaient le plus la venue de l'exécuteur couchaient dans la brousse ou dans les arbres.

L'homme désigné était étranglé ou, s'il résistait, tué à coups de sagaie ou de casse-tête; on le suspendait au marae à une branche de banian, puis on divisait la peau du crâne suivant une ligne médiane de l'occiput à la racine du nez. La peau rejetée de chaque côté, le crâne était ouvert; au préalable on avait offert aux dieux dans la personne du grand-prêtre les yeux, que d'un tour de doigt le sacrificateur faisait sauter.

Aujourd'hui encore, aux Marquises comme à Tahiti, l'œil est considéré comme un morceau délicat : le pre-

mier soin d'un Canaque qui prend un poisson un peu gros est de vider l'orbite et d'avalier l'œil cru.

Le cannibalisme a disparu peu à peu, et depuis plus de vingt ans, on ne cite aucun exemple de ces horribles festins. Un dernier cas fut celui du chef Coamo d'Atcheou. On mangeait de la chair humaine par vengeance, pour avoir l'ineffable plaisir de... rendre une partie de son ennemi. Ainsi Coamo avait apporté en cachette un petit morceau d'une sienne parente que d'aucuns disent sa belle-mère, dans une grande boîte d'allumettes : le morceau fut haché, distribué aux amis et mélangé à la popoi.

Aujourd'hui le Marquisien se défend bien fort d'avoir conservé de semblables appétits.

Voyons maintenant le Canaque dans sa vie de tous les jours, prenons-le à sa naissance et suivons-le jusque dans ces endroits déserts où son crâne verdit sous la pluie ou sèche au soleil, protégé par son dieu de bois qui pourrit mangé par les vers.

Quand la femme a été sur le point de devenir mère, elle a vu venir trois ou quatre voisins ou voisines, parents ou amis, même de vallées éloignées, et avant que l'enfant soit né, on le lui a demandé et elle l'a promis.

C'est presque la règle : les enfants s'échangent et les parents adoptifs s'attacheront à lui comme s'il était le leur, tandis que le leur, ils le perdront à peu près de vue.

Il n'est pas d'enfants plus heureux que les petits Marquisiens ; c'est un culte qu'on a pour eux. On ne les maltraite jamais, les parents partagent avec eux tout ce qu'ils ont, les servent même avant eux ; seulement, devant l'enfant, aucune retenue, rien ne lui est caché ; on aura devant lui les conversations les plus obscènes, et la liberté de langage de ces peuples est incroyable ; aussi, à cinq ou six ans, il comprendra tout, saura

tout, rira aussi fort que ses parents aux récits les plus grossiers.

Il grandit libre et nu, ses membres se développent ; il est vigoureux et agile, il grimpe aux cocotiers, va en pirogue, nage comme un poisson, se baigne dans tous les torrents ; il est sain et fort. Aujourd'hui que la décadence s'avance à grands pas, il est encore leste, hardi, intelligent, bien bâti, car une race si belle ne s'étiole pas facilement ; mais il porte trop fréquemment encore au cou ou ailleurs, en traces indélébiles, le cachet de l'amoindrissement de sa race.

A côté de ses pères, l'un réel, l'autre adoptif, il en a quelquefois d'autres ; on voit en effet souvent des Canaques liés par l'amitié s'adopter, et parfois le père est plus jeune que le fils, ou échanger leurs noms : alors tout est en commun, c'est un pacte d'alliance pour la vie.

Mais l'enfant est devenu presque un homme et approche de l'âge de la puberté ; il faut le tatouer : c'est un ornement sans lequel nulle fille ne voudrait de lui. Son père le mène chez l'opérateur, et là on lui fait subir une première séance.

Le tatoueur trempe dans du noir de fumée provenant de la combustion de la noix de bancoule une lame en os finement dentelée et emmanchée comme un marteau, puis avec un petit morceau de bois, quelquefois orné de tikis sculptés, il frappe à petits coups la lame en os dont les pointes aiguës piquent légèrement la peau.

Après la première séance, le néophyte est enveloppé de tapa et retourne à la case. Il y reste jusqu'à ce que le gonflement et la fièvre aient disparu. Alors on appelle voisins, parents et amis ; du reste, vient qui veut, l'hospitalité est entière ; et solennellement, devant la foule assemblée, on fait tomber la tapa qui couvre le nouveau tatoué.

Alors les maiorés, les cocos, les bananes, la popoï,

les cochons et le kawa circulent : c'est une sorte de prise de robe virile d'un nouveau genre.

Dès lors, l'enfant est un homme et va partager la vie commune. Et cette vie-là est bien douce et bien facile, aujourd'hui encore plus que jadis, alors que les jalousies, les haines de vallée à vallée engendraient des guerres perpétuelles où il fallait être le mangeur ou le mangé.

La nourriture est peu variée, mais le Marquisien se la procure presque sans travail.

Comme nourriture végétale : de l'igname, du « taro », des bananes cultivées ou sauvages, des cocos et surtout des maiorés, fruits de l'arbre à pain.

Le maioré est cuit au milieu de pierres chauffées, et sa farine blanche et fine se mange ainsi toute fraîche avec de l'eau de coco et de la pulpe de coco râpée.

Il y a trente à trente-cinq ans, une horrible disette, due à la sécheresse, décima la population ; depuis cette époque, au moment de la grande récolte des maiorés, le Canaque fait pour un an et plus sa provision de « popoï ».

Le fruit est rôti, la fécule enlevée et enveloppée avec soin dans de larges feuilles ; puis dans une fosse profonde et bien sèche, sur une couche de pierre, on dépose une grande quantité de ces petits paquets de popoï ; on recouvre le tout de pierres. Elle se conserve ainsi fort longtemps, tout en aigrissant d'une façon très prononcée.

Comme nourriture animale, des poulets et des cochons. Ces derniers, apportés par Cook et Bougainville, ont pullulé en nombre incroyable, et tandis que certains vivent dans une douce promiscuité avec leurs maîtres, d'autres errent dans les bois et sont devenus absolument sauvages ; munis de fortes défenses, on les chasse avec des chiens.

A côté de cela vient la pêche, dans les torrents ou à

la mer, soit avec des filets, soit aux torches, le soir, et à la sagaie. Le Canaque ne dédaigne même pas le requin, qu'il sert quand il a subi un commencement de putréfaction.

Ils mangent avec leurs doigts, rapidement, accroupis autour du plat de bois qui contient l'inévitable popoï; boivent de l'eau pure ou de l'eau de coco frais, et, le repas achevé, se lavent avec soin les mains et la bouche.

Une autre occupation est ou plutôt était la fabrication de la tapa; aujourd'hui, en effet, les cotonnades anglaises ou américaines ont remplacé l'étoffe nationale. Cependant, certaines parties de la Polynésie, les Tonga et les Samoa, par exemple, en fabriquent toujours des quantités considérables.

On fait macérer quelque temps dans l'eau de longues lanières de trois ou quatre centimètres de largeur de l'aubier de certains arbres; par le battage, cette lanière s'amincit et s'élargit considérablement; les bandes ainsi obtenues se réunissent assez facilement les unes aux autres et forment une espèce d'étoffe souple, ressemblant assez à du papier buvard, et, comme lui, absorbant facilement l'eau.

On colore parfois cette étoffe avec diverses teintures végétales.

Pour la pêche, les Marquisiens se servaient autrefois de grandes pirogues qui ne différaient de celles d'aujourd'hui que par leurs dimensions plus grandes. Je n'en ai vu dans toutes les Marquises que trois échantillons; vingt ou trente hommes pouvaient y embarquer.

Néanmoins, elles étaient encore inférieures aux belles pirogues accouplées que l'on voit aux Tonga et aux Viti.

Aujourd'hui, les plus grandes ne contiennent pas plus d'une dizaine d'hommes.

En temps de guerre, on les ornait avec soin; deux mâts étaient fichés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et décorés de feuillages; de longues tresses en feuilles entrelacées et en tapa de diverses couleurs comme des banderoles, tombaient jusqu'à la surface de l'eau.

On les creuse dans un tronc de maioré ou de tamanou; et souvent, pour élever les bords davantage au-dessus de l'eau, on ajoute une sorte de bordage en bois plus léger et plus mince, cousu à la coque avec des cordes en fil de cocotier.

L'avant se redresse et s'avance en s'aplatissant à son extrémité, sur laquelle est grossièrement sculptée, quelquefois à peine indiquée, une tête de tiki.

Toutes ont le grand balancier en bois léger de barao, qui leur donne une très grande stabilité.

En dehors de la pêche, de la culture facile du taro et de l'igname, de la récolte des maiorés, le Marquisien passe sa journée dans sa case à dormir aux heures chaudes du jour, ou à se promener d'une case à l'autre, jasant à l'infini sur les moindres choses, racontant mille anecdotes plus que grivoises, car c'est un penchant qui a dû toujours exister chez eux, le goût des plaisanteries et des paroles obscènes, et le plus souvent leurs légendes ne sauraient être rapportées à cause de ce caractère.

La vie de la femme est aussi facile et son rôle bien simple. Quand un Marquisien voulait se marier, il allait sans plus de forme chercher celle qu'il avait choisie et l'emmenait chez lui avec le consentement de la femme et du père. On mangeait force popoï et cochon, ou même on ne mangeait rien, et c'était toute la cérémonie.

Du reste, quand l'homme était las de sa femme, il la renvoyait sans autre forme de procès et en prenait une autre; de même, la femme retournait chez elle ou pre-

nait un autre mari avec la même facilité. Les enfants ne gênaient guère avec cette habitude d'échanges réciproques, et d'ailleurs ils s'élevaient bien seuls. Ces ruptures étaient d'ailleurs et sont beaucoup plus rares qu'on pourrait le supposer; la famille est assez fortement constituée; le Canaque a de l'affection pour sa femme et la traite bien; il est même généralement jaloux, jaloux d'un Canaque comme lui, mais jamais du blanc; les infidélités faites de ce côté ne comptent guère; l'hospitalité est, même à ce point de vue, absolument entière.

Je n'ai jamais rencontré de cas de polygamie; j'ai vu, au contraire, quelques cas, rares il est vrai, de polyandrie; entre autres, une femme mariée à deux hommes habitant tous ensemble : un vieux mari impotent et un jeune.

La femme est absolument l'égale de l'homme; elle vit de la même vie que lui, jouit d'une égale liberté à tout âge, surtout non mariée, et peut devenir cheffesse.

Mais d'homme mûr notre Marquisien est devenu un vieillard; il sent la mort venir et, un jour, philosophiquement, il s'étend sur une natte et, tranquillement, il meurt, sans regret de la vie qu'il quitte, sans crainte de ce qui l'attend au delà, car ses dieux de pierre ou de bois ne sont guère que des fétiches, et il ne croit réellement qu'aux revenants qui habitent cette terre et qui sont ses ancêtres morts : il va aller les rejoindre.

Il a souvent fait faire à l'avance son cercueil; s'il ne meurt pas cette fois-ci, on le mettra de côté; il ne peut servir qu'à lui.

Le cadavre est là, dans sa case; on l'a couché dans son cercueil en forme de pirogue; la mort de quelqu'un est une occasion de festoyer; on mange l'éternel cochon et l'éternelle popoï; le tout entremêlé de lamentations et de gémissements vrais ou faux.

Pendant quatre ou cinq jours, le corps reste là, ré-

pendant une odeur infecte; alors commence une opération horrible.

Des femmes, désignées par leur parenté avec le mort, le massent fortement avec leurs mains sur tout le corps, faisant suinter du cadavre en décomposition un liquide putride. Tant que dure l'opération, il est interdit à ces femmes de se laver; elles doivent manger la popoï les mains encore tout imprégnées de cette chose horrible! Puis, ainsi préparé, le cadavre est enveloppé dans de la tapa et mis dans les maisons tabous. Plus tard, on recueillera son crâne et ses ossements, et on les portera avec les idoles de bois dans ces grands ossuaires sur les crêtes presque inaccessibles des montagnes.

Les blancs débarquèrent un jour aux Marquises, et avec eux l'eau-de-vie fit son apparition; un Américain apprit aux habitants d'Hiva-Oa à distiller l'eau-de-vie de coco, et l'on commença à s'enivrer.

Les blancs se multiplièrent, les missionnaires vinrent, quelques exploitations tentèrent de se fonder, et le Marquisien ne voulant ni ne sachant travailler, des Chinois furent embauchés; les exploitations ne réussirent guère, mais le Chinois resta, et avec lui était entré l'opium. Comme ils s'étaient jetés sur l'eau-de-vie, les Marquisiens se jetèrent sur l'opium, et le fléau devint tel que force fut d'interdire l'importation et la vente du poison.

Et du jour où ils eurent perdu la liberté, où, race conquise, ils se trouvèrent mélangés à la race conquérante dont ils ne prirent que les vices, la dépopulation commença. A la civilisation, ou plutôt à ce qui la représente là-bas, le Marquisien a gagné bien peu. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'expression de notre civilisation y est singulièrement réduite et n'a rien qui puisse vivement frapper des imaginations : quelques colons

américains ou européens, quelques-uns fort recommandables, d'autres beaucoup moins, venus là pour vendre quelques denrées alimentaires et quelques cottonades; une demi-douzaine de trafiquants de bourre de cocos ou de nacre, les deux seuls objets d'exportation du pays; des missionnaires catholiques qui enseignent d'une façon très méritoire à lire et à écrire, mais qui n'ont guère réussi à inculquer à leurs élèves une morale quelconque ou à les intéresser à la religion qu'ils leur prêchent; les résidents ou représentants du gouvernement français; quelques soldats d'infanterie de marine ou gendarmes qui représentent surtout pour les indigènes les impôts et les corvées, assez douces d'ailleurs, mais qui travaillent en revanche avec beaucoup d'entrain à la multiplication de la population et au croisement des races; et enfin les navires de guerre qui passent de temps à autre.

Ce qu'ils nous ont pris le plus facilement, c'est l'habitude de l'alcool, dont ils abusent épouvantablement, sans cependant en être encore arrivés à faire comme ces misérables habitants de Gambie qui absorbent avec délices les flacons d'eau de Cologne ou d'autres produits de parfumerie de pacotille.

Trop paresseux pour travailler la terre et lui faire produire autre chose que quelques ignames ou quelques taros, trop insouciant pour songer au lendemain ou chercher à accroître son bien-être, le Marquisien vit dans une sorte de fatalisme, exempt de besoins et de désirs.

Il est aujourd'hui à peu près ce qu'il était il y a un siècle : les mariages faits devant le prêtre ou le représentant de l'autorité ne valent pas plus aux yeux des indigènes que ceux d'autrefois, et rarement ils demandent à être mariés ainsi; la propriété existe à peine et est souvent collective; les mœurs sont les mêmes, et au point de vue du sens moral des enfants, garçons ou

filles, élevés dans nos écoles, les résultats sont aussi nuls ; les mœurs n'ont pas changé.

Seulement le cannibalisme a disparu, quelques coutumes sont abolies, telles celles des funérailles : presque partout aujourd'hui les morts sont enterrés comme chez nous.

Au point de vue du bien-être matériel, le Marquisien est plus heureux que jamais, et il est impossible de moins sentir le joug qu'il ne le sent. Mais il ne s'intéresse plus aux affaires de son pays, il n'est plus le maître, comme peuple libre il n'existe plus ; son activité ne se portant plus du côté des expéditions guerrières comme autrefois, ni du côté du travail, s'use et s'éparpille sur mille points insignifiants, et il y perd peu à peu de sa dignité et de son originalité ; c'est un peuple qui languit et qui se meurt.

Ces Marquisiens d'aujourd'hui, si insoucians qu'ils soient, ont pourtant gardé beaucoup d'amour-propre et restent capables de rudes travaux, surtout sortis de chez eux. Ils se montrent, en effet, durs à la fatigue ; comme rameurs dans une baleinière, ils sont excellents.

Certes, la décroissance assez rapide de la population de ces îles est évidente, bien qu'on l'ait souvent exagérée : la race marquisienne est une race encore superbe et qui peut résister longtemps. Deux grandes causes ont déjà réduit, il y a une vingtaine d'années, le chiffre de la population : une grande disette où l'on s'égorgeait entre familles pour se manger et une violente épidémie de variole apportée par un navire américain à Nuka-Hiva.

A ces causes sont venus s'ajouter : une absence complète d'hygiène, l'opium et l'abus des boissons alcooliques, surtout dans les points fréquentés par les Européens, c'est-à-dire à Nuka-Hiva tout particulièrement.

On a prétendu dans tous ces pays attribuer un

grand rôle à certaine maladie; il n'y a là rien d'exact. Cette affection est relativement rare, aussi bien aux Marquises qu'à Tahiti. Les trois maladies principales des Marquisiens sont trois maladies de misère, de déchéance organique, trois manifestations de la tuberculose : phtisie pulmonaire, scrofule et lèpre.

Et enfin, ce peuple disparaît comme en ont disparu bien d'autres au contact de la race blanche; il n'a plus de vie propre, il n'a plus de raison d'être, il s'étirole, il s'éteint peu à peu; il subit cette loi fatale d'absorption du plus faible par le plus fort.

D^r PAUL CLAVERIE.